

En attendant que nous puissions publier un joli roman ou feuilleton qui sera prêt dans quelques jours, nos lecteurs liront avec plaisir la vie romanesque du fameux Jean Bart, l'un des hommes les plus extraordinaires que la France ait produit.

JEAN BART.

Le premier jour du mois d'avril 1672, à la tombée du jour, un nombre prodigieux de bâtiments hollandais rentraient à la hâte dans le port de Flessingue, à l'une des embouchures de l'Escaut. Les navires de haut bord, les corvettes, les flûtes à fond plat, les bédandres, les dogres, les galiotes, jusqu'aux plus simples barques de pêcheurs, arrivaient pêle-mêle, dans un désordre bruyant, comme à un rendez-vous de fête.

On eût dit une nuée d'abeilles bourdonnantes rentrant à la ruche après une journée de soleil et de grand travail.

C'était fête, en effet, pour cette illustre marine hollandaise, qui tenait sur les mers d'alors le rang que la marine britannique occupe de nos jours. La guerre était dans l'air, et d'un jour à l'autre on attendait l'envoyé de Sa Majesté Louis XIV, roi de France et de la Navarre, chargé par son auguste maître de la déclarer au bourgmestre d'Amsterdam.

Ce n'était pas seulement à Flessingue, c'était encore dans tous les ports hollandais de la mer du Nord, depuis cette dernière ville jusqu'au Texel, qu'un pareil mouvement s'opérait le même jour. La République, menacée par le roi de France, rassemblait ses forces pour attendre les événements, et les lancer au besoin contre la marine ennemie.

Quant aux petits bâtiments côtiers, la plus vulgaire prudence leur faisait un devoir d'obéir au rappel du gouvernement, puisqu'à la première heure de la guerre, les corsaires de Dunkerque ne manqueraient pas d'arriver à toutes voiles pour surprendre les imprudents ou les retardataires.

A huit heures du soir, ce même jour, l'équipage entier d'un petit lougre, arrivé depuis quelques heures seulement, s'attablait en riant dans une taverne du port où de curieux bourgeois étaient venus s'installer pour avoir des nouvelles de la mer.

Les six marins du lougre, deux surtout parmi eux, lancèrent un regard de travers à ces compagnons inattendus, sans pourtant rien se permettre de blessant ou de moqueur.

Les bourgeois, qui n'avaient pas, comme les hommes du lougre, à satisfaire un appétit de douze heures, causaient en flâmant et en buvant de la bière.

L'un d'eux, parfaitement au courant des affaires, parlait de la récente querelle survenue entre la République et la France, et caressait tout haut et dans les termes les plus flatteurs pour les marins hollandais, l'espoir de voir bientôt humilié le pavillon du monarque orgueilleux.

Nous avons dit que deux des six hommes de mer avaient surtout jeté un regard de travers sur la société bourgeoise qui se trouvait à la taverne. C'étaient deux jeunes gars, imberbes encore, aux yeux ardents, aux cheveux en biseau, à la carrure athlétique. Le plus jeune surtout, qui déjà plusieurs fois avait répondu au nom de *Johan*, était le plus fier et le plus robuste type de marin qu'on pût imaginer.

Les deux gars étaient en face l'un de l'autre. — Tonnerre de bombe! s'écria Johan en frappant de son large poing sur la table et en s'exprimant dans un français assez pur, m'est avis, Keyser, que ces politiques pourraient bien aller politiquer ailleurs! Je t'avoue qu'ils me font mal aux oreilles comme le son d'une cloche fêlée.

— Sois prudent! répondit Keyser en étouffant le son de sa voix le plus possible entre ses dents. Tu sais ce qui est convenu....

— C'est égal, tonnerre!

— Chut!

Les bourgeois politiquaient si bien, qu'ils n'avaient pas entendu ce rapide dialogue des deux marins. Celui qui paraissait si bien être au courant des affaires de la République tira de la poche de son pourpoint une médaille qui passa de main en main, aux grands éclats de rire de la société.

Si bruyante que fût cette joie des fumeurs, Johan l'eût sans doute laissée s'éteindre si le nom de la France, si le nom de son roi Louis XIV n'y eussent été mêlés un peu méchamment.

— Voyons? fit-il en se levant de table et en tendant la main.

L'un des bourgeois lui remit la médaille.

Johan, qui n'était apparemment pas fort connaisseur, la regarda des deux côtés avec la curiosité naïve d'un enfant, et essaya de lire les quelques mots qui s'y trouvaient gravés en légende.

Ces mots, écrits dans une langue inconnue, ne lui apprirent rien.

Il arrêta plus volontiers ses yeux sur la tête du personnage à l'air hautain qui occupait l'une des faces et qui portait un soleil flamboyant au-dessus de lui.

Jusque-là, il voyait bien un soleil, une tête d'homme et des mots inconnus, mais il ne comprenait pas encore bien ce qui avait pu exciter l'hilarité des graves bourgeois de Flessingue.

Il passa donc la médaille à son ami Keyser, le priant du regard et du geste de lui dire s'il y comprenait quelque chose.

— Ça, répondit Keyser en soulevant la médaille dans sa large main, ça ne vaut pas un écu de trois livres.

— N'y vois-tu rien de risible?

— Non.

— Absolument comme moi. Rends-la-moi, je vais m'informer.

Johan prit la médaille entre le pouce et l'index de la main gauche, et, mettant l'index de la main droite au bas des mots en légende, il se rapprocha des bourgeois.

— Pardon, fit-il; pourriez-vous me lire ce qu'il y a là d'écrit?

— Très-bien, répondit le propriétaire de la médaille. Il y a :

In conspectu meo stetit sol.

— Ce qui signifie?

— Le soleil s'est arrêté en ma présence.

A l'expression du visage de Johan, il fut facile de deviner qu'il ne comprenait guère plus ce français que l'équivalent latin.

— Et ça? continua-t-il en soulignant de l'ongle le soleil rutilant.

— Le soleil de France, Louis XIV.

— Et ça? fit encore Johan en appuyant le bout du doigt sur la figure du personnage.

— Vous ne connaissiez pas cette tête?

— Pas très-bien.

— C'est Josué van Beuningen, le bourgmestre d'Amsterdam. Johan comprenait de moins en moins.

— Expliquez-moi donc, dit-il, ce qu'il y a de risible dans une médaille qui porte cinq mots latins, une tête de bourgmestre et un soleil?

Le propriétaire de la médaille condescendit à ce désir du jeune matelot, et ne fut peut-être pas fâché de l'occasion qui s'offrait pour lui de montrer sa perspicacité.

— Le bourgmestre Josué van Beuningen, le chef de notre République, a négocié une ligue avec l'empereur d'Allemagne contre le roi de France, représenté par le soleil. Or, le soleil, menacé par la ligue, sera arrêté dans sa course, c'est-à-dire que nous battons Louis XIV, et que nous saurons l'empêcher de venir jusqu'à nous. Nos flottes écraseront les flottes françaises; nos armées mettront en pièces les armées du roi.

Johan avait rougi.

— Viens! lui dit Keyser, qui avait remarqué cette rougeur de mauvais augure; nous avons besoin, tu le sais, de voir le patron du lougre.

Mais l'athlétique matelot ne tint aucun compte de cet appel, déposa lentement la médaille sur la table des buveurs de bière, et leur dit en accentuant ses paroles: — Lequel de vous oserait répéter ce que dit cette pièce d'argent?

— Tout le monde en Hollande, depuis le bourgmestre Josué jusqu'au dernier mousse.

— Alors tout le monde en a menti par la gorge!

Et, s'armant de tout ce qui tomba sous sa main, Johan chargea la société bourgeoise avec une vigueur telle, que la salle fut bouleversée en une minute, et que la plupart des bons citoyens présents furent tous plus ou moins grièvement blessés.

Le combat finit après dix minutes, faute de combattants.

— Qu'as-tu fait, l'ami? s'écria Keyser en pensant aux suites de cette bagarre.

— Eh bien, je les ai assommés comme ils le méritaient!

— C'est une sottise, Johan.

— Pourquoi parlent-ils mal de la France?

— Parce qu'ils vont être en guerre avec elle.

— Ce n'est pas une raison. Moi présent, personne n'aura le droit de s'en moquer impunément.

— Tu ne changeras pas. Demain, quand tu seras en prison, tu seras bien plus avancé! Viens vite et détalons. La prudence ne nous permet pas d'attendre que la police vienne nous ramasser ici.

— Ma prudence, la voici! s'écria Johan en montrant son poing.

Déjà les camarades des deux jeunes matelots s'esquivaient pour n'avoir point à s'expliquer avec la police. Keyser prit le bras de Johan et l'emmena tout grondant vers un autre quartier de la ville, où personne ne les inquiéta pendant la nuit.

Au jour, Keyser, qui semblait être la tête pensante de l'association entre les deux amis, comme Johan en était le pouvoir exécutif, Keyser, disons-nous, s'en alla savoir dans les bureaux du commandant du port la raison qui avait rappelé le lougre après une journée de mer.

— Je devrais commencer par vous faire arrêter, vous et votre ami, lui répondit l'officier.

— A propos de quoi, mon commandant?

— Pour la scène d'hier. Les battus ont porté plainte.

— Pardon, excuse, mon commandant; Johan a mal compris ce que disaient ces bourgeois; il ne connaît pas très-bien la langue du pays, et il a cru qu'on exprimait des doutes injurieux sur la valeur des matelots de la République. Il y a donc eu malentendu, rien autre chose de plus.

— Et des coups et des blessures.

— C'est la faute des bourgeois.

— Enfin, amenez-moi votre camarade; il sera vingt-quatre heures d'arrêts pour le bon exemple, et tout sera dit. La guerre, qui n'est pas seulement certaine, mais qui va nous arriver avant huit jours, vous vaudra de ne point avoir affaire à la police. Il paraît du reste, que tout le monde n'a pas à se plaindre de vous et de votre ami, car une demi-douzaine de corsaires sont venus ce matin demander où l'on pourrait vous trouver. Ils veulent vous enrôler, ce qui n'aura pas lieu, car j'ai votre place sur un des meilleurs bâtiments du port de Flessingue.

— Les arrêts seront de rigueur, commandant?

— De rigueur absolue. C'est une satisfaction bien minime; mais j'en dois une aux bourgeois battus et je leur donnerai celle-là.

— C'est que... fit Keyser en balbutiant.

— Quoi?

— Johan fera des difficultés.

— Vraiment!

— Vrai comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— C'est bien, allez! Ce qu'on ne fait pas de bon gré, quand on est marin, on le fait de force. Que la police vous pendre un peu, si bon lui semble, je ne m'en mêle plus. Ah! ah! Johan fait des difficultés!...

Keyser se retira l'oreille basse.

Il revint auprès de son camarade et lui répéta mot à mot ce que le commandant du port avait dit. La police allait agir, au cas où Johan refuserait de s'abriter sous la protection du commandant. Les arrêts n'étaient qu'un prétexte pour empêcher les recherches.

— Que la police vienne, répondit Johan en montrant ses trente-deux belles dents d'ivoire dans un sourire forcé; oui, qu'elle vienne, et nous arrangerons cela ensemble! Quand à l'engagement que t'a proposé le commandant, qu'as-tu répondu?

— Ce que la prudence commandait de répondre.

— Au diable la prudence! Qu'as-tu répondu?

— Rien; seulement j'ai remercié de la tête.

— Et tu comptes...? fit Johan en se dressant devant son camarade comme un immense point d'interrogation.

— Plus bas! plus bas!

— Tonnerre de bombe! tu ne sais donc pas d'où nous sommes?

— Au contraire, c'est parce que je le sais que je veux être prudent jusqu'au bout.

— Sois-le, mon vieux, sois-le tout à ton aise; mais voici mon programme et je n'en sortirai pas: Rosser la police de Flessingue, — prendre du service sur un navire de commerce, — ne pas mettre le pied sur un bâtiment de guerre.

— En guerre, tout bâtiment est tenu de se battre, parce que tout bâtiment peut être attaqué.

— Bon; alors nous partons bras dessus, bras dessous.

— Veux-tu me laisser agir?

— Pourvu que tu agisses, oui.

— Promets-moi seulement de ne pas souffler un mot, de fumer et de boire jusqu'au moment où je te donnerai le signal.

— Va! c'est dit.

Le soir, les deux amis furent obligés de prendre chasse devant une escouade de police qui avait trouvé leur piste. Ils opérèrent en gens habitués à pareilles manœuvres, et

revinrent se loger non loin des lieux d'où ils avaient été débusqués.

La chasse dura toute une semaine.

Enfin, le 9 avril au matin, on apprit dans Flessingue que Louis XIV avait déclaré la guerre à la Hollande et que les hostilités allaient commencer sans délai.

Les deux amis apprirent cette nouvelle dans leur retraite.

— Maintenant dit Johan à Keyser, tu dois être convaincu que la prudence en ce monde est la plus naïve règle de conduite qu'on puisse s'imposer. Depuis huit jours nous sommes prudents comme des renards, et tu as abouti à nous enfermer dans une maisonnette au fond de la rue la plus vilaine de la ville, où nous vivons grâce à la pitié d'une vieille femme. La meilleure prudence, c'est encore ça!

Et Johan montra son poing.

— Que veux-tu que je fasse? demanda Keyser.

— Toi personnellement, rien. C'est à mon tour d'agir.

— Prends garde, Johan!

A continuer.

LES REQUINS.

Un touriste faisant le récit d'un voyage dans la Calédonie écrit ce qui suit :

Un jour, un hardi nageur voulut se baigner sans le filet tendu par précaution. Nous le retirâmes presque de force de la mer. A peine était-il remonté à bord, qu'un grand requin parut à l'endroit que venait de quitter l'imprudent baigneur.

Il me souvient qu'une fois, à bord d'un vaisseau de guerre, on voulut s'emparer d'un énorme requin qui suivait le navire depuis deux jours.

Comme appât, on tendit au monstre une poule attachée sur une planche avec un énorme hameçon retenu à bord par une grosse chaîne en fer. Le requin avala la planche et la poule; quand il sentit l'hameçon, il imprima de si violentes secousses à la chaîne, qu'on crut un instant qu'elle allait se briser. On lui tira dans la gueule, inutilement, plus de quarante coups de fusil. Il fallut vingt matelots pour hisser le terrible animal.

Quand il fut à bord, les passagers s'enfuirent en désordre dans la crainte de recevoir un violent coup de queue, capable de tuer un homme. — De deux coups de hache, le charpentier abattit l'extrémité inférieure du requin, qui vécut encore plus de cinq heures après qu'on lui eut ouvert le corps et retiré le cœur et les intestins. Dans son corps on trouva des poissons entiers, des boîtes à sardines et jusqu'à des bouteilles. Il mesurait 3 mètres de long sur 1 mètre 50 de large.

Le requin est le plus redoutable ennemi des marins; quand ils s'emparent d'un, ils le font souffrir sans pitié, et se vengent à l'avance d'un genre de mort qu'ils ont tout lieu de redouter.

Qu'un homme tombe à la mer dans la région tropicale, il est infailliblement perdu s'il reste plus de cinq minutes dans l'eau. Le requin le sent, accourt, et... un cri affreux retentit, l'eau tourbillonne quelques instants, puis, plus rien qu'un léger filet rouge indiquant l'endroit où le malheureux a été dévoré.

LES FEMMES EN ALSACE.

Parmi les femmes qu'on rencontre dans les rues allant à leurs affaires, la plupart sont vêtues de noir. Les petites filles que celles-ci tiennent par la main portent aussi des vêtements de deuil. Elles ont le visage triste, quelques unes certainement portent le deuil d'un fils, d'un père, d'un frère, d'un mari mort à l'ennemi; mais toutes ne portent-elles pas le deuil de la patrie?

J'ai rencontré une de ces nobles filles de Strasbourg qui traversait la place Kléber, elle avait le costume sévère d'une veuve; tout était noir sur elle, depuis le gant jusqu'aux bottines; elle était jeune et svelte et marchait d'un pas où il y avait tout à la fois de l'élégance et de la gravité, mais en signe d'alliance et de souvenir trois fleurs brillaient sur son chapeau noir, une rouge, une blanche, une bleue; une rose, un œillet, un bluet.

A cette cocarde, on reconnaissait la Française dans l'Alsacienne.

Cette attitude ne nous dit-elle pas que les Strasbourgeoises seront les Vénitienes de la France?

HALIFAX, 10 février, 1872.

M. JAS. J. FELLOWS.—*Cher monsieur*:— Dans le but de venir en aide à d'autres personnes qui souffrent, je vous donne la liberté de publier la lettre suivante :

Durant l'hiver de 1869, je fus attaqué d'une maladie de cœur, accompagnée de palpitation violente, et pendant ce temps je devins graduellement plus faible, nonobstant les soins professionnels d'un médecin, jusqu'à il y a quelques semaines, où votre sirop composé Hypophosphites me fut recommandé. L'usage de ce sirop me mit en très peu de temps en état de reprendre mes occupations ordinaires, et maintenant je suis aussi gras et jouis d'une aussi bonne santé que je puisse le désirer. Bien à vous.

W. FRANK COCHRAN.

Le cœur étant un grand organe musculaire, exige une grande force de nerfs pour le soutenir. Comme le sirop Hypophosphites de Fellows donne de la force à l'élément nerveux, ce sera toujours un moyen de communiquer de la force à la région du cœur affaibli par la perte de cet élément.

L'INVENTEUR.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 30 juillet, la dame de Ovila Desmarais, artiste photographe, une fille.

MARIAGE.

Le 8 courant, à l'évêché de Montréal par le Rév. Chanoine Fabre, Napoléon Dubrul, Ecr., de Chicago, Illinois, E.-U., a Dlle. Lilirose Legault, de Montréal.

DÉCÈS.

En cette ville, le 10 courant, M. Téléphore Tourangeau, à l'âge de 22 ans.

M. Tourangeau était un employé du Grand Tronc. Laborieux, honnête et vertueux, il s'était acquis l'estime de tous ceux qui étaient en rapport avec lui.—*Requiescat in pace.*

A Yamachiche, le 1er août, Marie-Angelina-Clara, enfant du Dr. L. L. L. Désaulniers.

A Rigaud, le 31 juillet, à l'âge de 14 jours, Joseph Raoul Kildare enfant de G. Madore, M. D.

En cette ville, le 10 courant, à l'âge de 64 ans, M. Pierre Labrecque, bourgeois.

Le service funèbre a eu lieu mardi matin, à huit heures, à l'église St. Jacques.